

**ANTI**  **RESSE**

N° 204 | 27.10.2019

**Climatotalitarisme**

**Le «real-maravilloso»  
d'Alejo Carpentier**

**Littératures du collapsus**

**L'environnement  
sans le populisme**

Observe • Analyse • Intervient

MONT-COLLON,  
AROLLA, 4.10.2019.  
PHOTOBIOGRAPHIE DE  
SLOBODAN DESPOT.



**LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot**

## Climatotalitarisme

**L**A FIN DU MONDE SE FAIT ATTENDRE — DEPUIS LA NUIT DES TEMPS. CES DERNIÈRES ANNÉES, DU GIEC À GRETA THUNBERG, NOS DIRECTEURS DE CONSCIENCE S'EMPLOIENT DE NOUVEAU À LA RÉVEILLER, ELLE OU SON SPECTRE. L'ÉCOLOGISME EST LA NOUVELLE RELIGION DE LA SOCIÉTÉ SÉCULARISÉE. PEUT-ON ENCORE MÉNAGER LA NATURE SANS PLIER LE GENOU DEVANT SES PRÊTRES ET SES GENDARMES?

J'aime me réfugier au fin fond du val d'Hérens, dans sa veinule la plus reculée. Au-delà d'Arolla, il n'y a que la roche, les glaces et le ciel. Sous nos pieds, le grondement imperceptible des eaux collectées par la Dixence, le plus majestueux barrage du monde et, au bout du bout, la masse divine du Mont Collon, le Kailash des Alpes. De temps à autre, des corniches gelées s'effondrent vers la vallée avec un fracas de tremblement de terre.

J'ai observé depuis une dizaine d'années le reflux constant du glacier qui permet au promeneur ordinaire que je suis de s'avancer toujours plus loin sans crampons ni piolets. Mais je découvre aussi que la fonte met à jour de curieux vestiges: tronc d'arbre à 2500 mètres, objets fabriqués de main d'homme et même, paraît-il, des restes de charrues. Preuve que là où nous ne voyons que des surfaces blanches immaculées passaient jadis

des chemins, à sec. À une certaine époque, vers la fin du Moyen Âge, les vallées latérales de la haute vallée du Rhône communiquaient entre elles par la source et non par l'embouchure, par ces plaines lunaires où passe aujourd'hui la Patrouille des Glaciers. Le grand été du XIII<sup>e</sup> siècle était beaucoup plus chaud que ceux que nous connaissons aujourd'hui. Il aurait, selon certains, contribué à la formidable expansion de la civilisation européenne.

### **UNE URGENCE VIEILLE COMME LE MONDE**

Les variations climatiques sont la respiration même de cet être vivant qu'est la Terre. Les hommes d'avant l'ère industrielle n'en avaient même pas conscience. Ils n'avaient ni les moyens ni l'idée de s'y intéresser. Les cataclysmes naturels se cristallisaient dans les temps mythiques de

la tradition. Le souvenir du Grand Déluge, par exemple, est commun pratiquement à toute l'humanité.

Notre expérience du réchauffement climatique est essentiellement *médiatisée*. Nous n'y accédons que par des moyens verbaux, non par expérience directe (comme ce serait le cas, par exemple, lors d'un tsunami ou d'une inondation). Les bizarreries du temps, les canicules ou les tornades, sont des calamités

vieilles comme le monde. Il n'y a plus de saisons et les nouvelles générations ne savent plus se tenir: on vous le dit et le répète depuis la nuit des temps. Des esprits malveillants ont repéré au moins trois grandes campagnes de mise en garde contre le désastre climatique imminent au cours du XXe siècle.

Qu'on ne s'y trompe pas: ceci n'est pas un manifeste climatosceptique. Rien qu'en nous fondant sur notre mémoire personnelle d'adultes, nous remarquons que quelque chose cloche dans le climat. Quelle est la part du facteur humain dans ce changement? Personne à ce jour n'a pu la chiffrer, mais la bataille la plus enragée se livre, évidemment, entre les insouciants défenseurs du 0% et les prédicateurs fanatiques de la culpabilité totale. Ceux-ci taxant d'irresponsabilité quiconque se permet de relativiser leur dramaturgie.

#### EN ATTENDANT «MAD MAX»

Dans mon for intérieur, l'esprit et l'âme s'achoppent sur ce dilemme. Rationnellement, je pense que l'activité humaine est un pet d'écureuil

au regard des facteurs cosmiques tels que l'activité solaire ou les cycles de Milanković. Ayant participé jadis à la traduction du résumé technique du GIEC — en ayant reçu quelques notions de logique et de rhétorique — j'ai cru m'apercevoir que ce texte de référence était affecté dans ses raisonnements d'un biais pessimiste peut-être délibéré: pratiquement à chaque embranchement de probabilités, il semblait pencher pour l'option du pire, même lorsqu'elle était statistiquement minoritaire. Le GIEC anxigène des années 2000 aurait-il vu tout juste, renoncerions-nous d'un seul coup aux carburants fossiles, que cela ne dévierait pas de beaucoup le cap du *Titanic*. Nous sommes des milliards d'animaux frêles sans fourrure ni carapace, notre simple survie avec les accessoires qu'elle implique est un fardeau pour l'écoumène, dussions-nous retourner dans les cavernes.

Or cette régression, loin de nous sauver, serait sans doute pire. La conscience environnementale, et les améliorations concrètes à notre empreinte écologique qu'elle peut induire, sont le propre des sociétés industrielles avancées — dans la mesure où il n'existe plus rien d'autre que des sociétés industrielles, différenciées uniquement par leurs stades de développement. Même Theodore Kaczynski, dit Unabomber, le premier écolo-terroriste et ennemi juré de la société industrielle, admet que le retour de l'homme moderne à la vie primitive est une dangereuse illusion. L'humanité corsetée de principes de service et d'abnégation des siècles

passés n'a jamais réussi à entreprendre quoi que ce soit de concerté, on voit mal comment la masse ivre d'ego et de jouissance du XXI<sup>e</sup> siècle pourrait s'accorder ne fût-ce que sur le ramassage des cartons autrement que par une contrainte féroce. Et encore. La raison me pousse donc à promener ma Saab cabrio *vintage* en attendant avec philosophie ce moment de bascule (l'instant «Mad Max») où les «bonnes intentions» s'effaceront devant la nécessité et la loi du plus fort et où, selon Pierre-Henri Castel(1), l'humanité acculée sortira de son coma de Belle au Bois dormant et sera contrainte d'agir concrètement, pour le mal ou pour le bien.

#### SAUVER L'HUMAIN AVANT LE CLIMAT

Ça, c'est ce que me dit ma tête. Mais mon âme, elle, chante une autre chanson. Au fond de moi-même, je *préfère* considérer que la menace climatique existe, qu'elle est fatidique et que je *peux* agir pour la combattre. Je préfère cette position parce qu'elle fait de moi un être plus affûté, plus sobre et peut-être meilleur. J'en reviens à Unabomber. Dans son fameux manifeste, il ne pose pas l'industrialisation comme une menace pour l'environnement, mais d'abord comme une menace pour l'humain. Il n'est pas le premier à le clamer. Son œuvre, si bizarre qu'elle soit, peut être lue comme une synthèse simplifiée des vues des grands précurseurs de l'écologie comme Ellul, Illitch ou Anders(2). La société industrielle, dit-il (disent-ils) est nocive en premier lieu pour la structure psychique de ses membres.

Hypersocialisée, hypernormée, hypernivélée, elle ne satisfait pas le moi, mais creuse un trou noir dans le noyau même de l'être, là où se logent ses raisons de vivre et d'agir. L'individu réduit à sa fonction décrit dans les *Hauteurs béantes* de Zinoviev, ce n'est pas seulement l'*homo sovieticus*, c'est l'homme moderne tout court. Ce vide béant en lui-même, l'homme sécularisé, privé de recours à la transcendance, s'efforce de le remplir par la bâfrerie, l'agitation et les mille faux appétits élaborés par la stimulation publicitaire où il baigne chaque jour de sa vie.

Ainsi donc, mon fatalisme rationnel est contrebalancé par mon volontarisme spirituel. Nous n'arriverons peut-être pas à sauver la planète, mais poursuivre dans cette *grande bouffe* de la consommation globalisée, avec l'abrutissement effarant et la solitude qu'elle induit, c'est de toute façon laid, stupide et suicidaire. Il n'est *de toute façon* pas humain de vivre ainsi. Notre système nous conduit plus vite à la destruction de l'humain qu'à celle de son environnement. Et l'apparition récente d'antisystèmes violents, comme l'islam régressif, n'est peut-être qu'un symptôme de rejet collectif, inconscient, de cette aliénation. Il est d'autant plus urgent de sortir de la société industrielle par le haut et non par le bas.

Dans ce but, l'angoisse écologique apparaît non comme une «cause» ou un «engagement», mais comme une mise en garde psychique, un *«memento mori»*. Elle est la tête de mort posée sur un coin du bureau,

le rappel dramatique de la finitude de notre condition. Les ressources de ce monde sont limitées, il faut les vénérer plutôt que de les dilapider, car nous n'avons pas de planète de rechange. Cette prise de conscience invite, comme toute doctrine aristocratique, à la retenue et au sacrifice. Elle n'est efficace qu'à l'échelle du nombre, mais s'adresse à chaque individu en particulier.

#### LA NOUVELLE MACHINE À DOMINER

Vais-je donc adhérer au parti écolo — ou à l'un de ses nombreux clones brusquement repeints en vert par démagogie électoraliste? Certainement pas. Comme les vertus chrétiennes, la conscience cosmique se transforme en massue sitôt qu'elle devient idéologie. Du jour au lendemain — c'est particulièrement frappant lors des actuelles élections fédérales en Suisse — on a vu les promoteurs du développement illimité se transformer en bigotes du «bio» sans même prendre la peine de lisser leurs contradictions. La rapidité et le cynisme de cette volte-face ont quelque chose d'effrayant. Ils montrent à quel point ces gens étaient creux et dénués de toute conviction propre. A quel point leur mentalité de girouettes est éloignée de toute œuvre silencieuse et durable, prérequis de toute interaction avec la nature. Ce sont eux, ces tourne-veste, qui signeront demain les ordres d'internement des climatosceptiques et non les écologistes de conviction, qu'ils auront dévorés au passage.

Dans une analyse inspirée des

élections fédérales, Jacques Pilet dépeint ce «brouillard vert», son fonctionnement et sa raison d'être en énumérant tous les sujets concrets et urgents que l'hystérie climatique permet d'escamoter: Europe, libre circulation des personnes, retraites, santé, transparence, impôts. «*Le bla-bla vert a enfumé les discours*», résume-t-il. C'était bien le but!

La lutte environnementale récupérée par le système est avant tout une opération de prise de pouvoir sociale et politique, se traduisant en premier lieu, bien entendu, par la levée de nouvelles taxes, la création de postes et de sinécures, l'intimidation des masses et le renouvellement de la suprasociété dirigeante, dont le vert sainte-nitouche est devenu la couleur de ralliement. L'idéologie climatotalitaire pose, comme le communisme marxiste, des buts évidemment irréalisables. Ses accomplissements sont aussi invérifiables que ses principes sont irréfutables. Ses engagements, entièrement abstraits. C'est une machine de domination parfaite. De quoi culpabiliser, tondre et rééduquer les pollueurs incurables que nous sommes pendant des décennies.

#### NOTES

1. Auteur de ce petit essai insupportable et revigorant de lucidité, *Le Mal qui vient* (voir «Le parfum revigorant de l'apocalypse», Antipresse n° 159).
2. Et encore plus tôt, Ramuz dans *Besoin de grandeur* — mais Ted K. n'a sans doute jamais eu accès à cet écrivain génial.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Alejo Carpentier et le réel-merveilleux (1)

LE GRAND ÉCRIVAIN MEXICAIN CARLOS FUENTES DISAIT D'ALEJO CARPENTIER QU'IL ÉTAIT «LE GRAND INITIATEUR DE L'ÉTAPE LA PLUS NOVATRICE DE NOTRE LITTÉRATURE [LATINO-AMÉRICAIN]». LA RÉINTRODUCTION EN 1949 PAR CARPENTIER DANS LA LITTÉRATURE SUD-AMÉRICAIN DU «RÉALISME MAGIQUE», NOTION INITIÉE PAR LE CRITIQUE D'ART ALLEMAND FRANZ ROH EN 1925, MARQUE EN EFFET UNE RUPTURE DÉCISIVE: IL Y A UN AVANT ET UN APRÈS CARPENTIER.

On a longtemps cru qu'Alejo Carpentier, né en 1904, avait vu le jour à La Havane. Ce n'est que récemment qu'on a découvert que l'écrivain cubain était en fait né à Lausanne. D'un père français d'origine cubaine et d'une mère d'origine russe, Alejo Carpentier grandit dans une famille où dominaient la littérature, la musique et l'art. Son père, architecte, est aussi musicien, tout comme sa mère. Il sera d'ailleurs musicologue tout autant qu'écrivain, après avoir été journaliste. Il parle français avec ses parents et espagnol à Cuba, où il fait ses études primaires et secondaires; il est parfaitement bilingue, ce qui lui sera très utile plus tard.

En 1921, il doit interrompre ses études d'architecture à La Havane, suite à une crise familiale. Contraint de gagner sa vie, il devient journaliste et collabore à plusieurs revues et journaux, pour lesquels il rédige des rubriques sur les chefs-d'œuvre de la littérature et le théâtre. Il devient rapidement le directeur de rédaction de la revue hebdomadaire *Carteles*, l'une des plus fameuses revues cubaines illustrées des

années 1920. En 1923, c'est autour de la revue *Social*, à laquelle contribue également Carpentier, que se crée le groupe *Minorista*, dont l'engagement politique s'accompagne d'une vision d'avant-garde sur toutes les expressions culturelles. Carpentier voyage au Mexique, où il rencontre Diego Rivera. De retour à La Havane, il fait partie de la résistance contre le dictateur Gerardo Machado: élu président en 1925, ce dernier va transformer le régime en dictature et sera finalement contraint à l'exil en 1933, ayant perdu le soutien d'une partie de l'armée lors d'une grève générale. En 1927, Carpentier est arrêté et est incarcéré pendant plusieurs mois. C'est durant cette période qu'il rédige son premier roman *¡Ecué-Yamba-ó!*, qui sera publié en 1933(1). Il y raconte la vie des Noirs cubains, avec leurs rituels magiques. Cette affirmation de l'histoire et la réalité antillaises annonce ses romans ultérieurs.

En 1928, il fait la connaissance du poète français Robert Desnos, qui lui prête ses papiers d'identité pour qu'il puisse quitter le pays. Arrivé à Paris, il fréquente les amis surréalistes de

Desnos et d'autres artistes et écrivains sud-américains vivant dans la capitale. Tout en continuant à envoyer des articles sur la vie culturelle parisienne à *Carteles* et *Social*, il commence à écrire pour des revues françaises comme *Bifur(2)* ou *Documents(3)* des articles sur la culture latino-américaine, cubaine et mexicaine en particulier.



En raison de la récession économique du début des années 1930, qui n'épargne pas plus les Amériques que l'Europe, Carpentier doit mettre fin à ses rubriques dans la presse havanaise. Il commence à travailler à la radio française avec Desnos, ce qui fait de lui l'un des pionniers de la radio en France. En 1939, voyant se préciser la menace que l'Allemagne nazie fait peser sur la France, il retourne à Cuba. Il publie dans des revues havanaises et poursuit son activité radiophonique. En 1943, accompagné de son épouse et de Louis Jovet, il voyage en Haïti, ce qui lui donnera la matière pour son deuxième roman, *Le royaume de ce monde(4)* : basé sur des faits historiques — la révolte des Noirs à Saint-Domingue, en 1791, première révolte d'esclaves réussie du monde moderne, qui va provoquer l'exil des colons à Santiago de Cuba — ce roman fait la part belle à l'envoûtement vaudou et préfigure à mon sens le baroque des romans qui suivront. À travers l'histoire

de la révolution haïtienne, depuis l'époque de la colonisation française (fin du XVI<sup>e</sup> siècle) jusqu'au régime tyrannique du roi Christophe (début du XIX<sup>e</sup> siècle), Carpentier dresse une récapitulation de l'histoire du continent. Paru en 1949, ce roman apportera à Carpentier une renommée internationale.

C'est à Caracas, où il s'établit en 1945 et restera quinze ans, que Carpentier écrit une grande partie de ses livres. Et c'est en 1949, l'année où paraît *Le royaume de ce monde*, qu'il publie un texte sur sa conception romanesque et la théorie du *real-maravilloso* (le réel-merveilleux ou réalisme magique), sur les liens indissolubles entre l'histoire et la fiction, qui influencera les plus grands écrivains latino-américains : Carlos Fuentes, Adolfo Bioy-Casares, Julio Cortázar, Gabriel Garcia Márquez, dont le chef-d'œuvre *Cent ans de solitude(5)* peut être considéré comme le parfait modèle du «réalisme magique». Dans sa préface à l'édition du recueil de quatre

romans de Carpentier publiée en 1991 par Gallimard(6), l'écrivain mexicain Carlos Fuentes écrivait: «*En Amérique, le baroque est le nom de la fondation, l'acte de baptême du continent. Alejo Carpentier fut notre premier romancier à comprendre cela [...]. [Il est] le premier romancier latino-américain qui a l'audace de demander si la civilisation est vraiment la civilisation et si la barbarie est réellement la barbarie. [...] Le présupposé de toute idée du baroque est une certaine idée de l'espace. Car la dimension spatiale que peut occuper le baroque dépend d'une libération préalable des moyens, de la forme, de la situation et de la conception de la terre. Avant d'être du temps, l'histoire est espace. Pour qu'il y ait une histoire moderne, il fallut d'abord créer l'espace pour le contenir.*»

Durant ses années vénézuéliennes, Carpentier effectue de nombreux voyages, des forêts vierges de l'Orénoque à la Guadeloupe. En 1959, il retourne à Cuba après le triomphe de la révolution menée par Fidel Castro. Il occupe ensuite des postes importants dans les éditions d'État et travaille à la publication des chefs-d'œuvre de la littérature hispanique et universelle. À partir de 1966, il est nommé ministre conseiller des affaires culturelles à l'ambassade cubaine à Paris, où il restera jusqu'à sa mort. Il est très actif et c'est aussi

une période faste pour l'écrivain, comme nous le verrons la semaine prochaine.

Atteint d'un cancer, il meurt à Paris le 24 avril 1980. Son corps est transporté à Cuba, où Fidel Castro assiste à ses funérailles.

~~~~~  
NOTES

1. Étonnamment, il ne fut traduit en français qu'en 1988 et ne parut jamais en poche: Alejo Carpentier, *Ekoué-Yamba-ó* (1933, Gallimard, coll. «Du monde entier», 1988).
2. Créée en 1929 sous l'impulsion de Pierre Lévy et Georges Ribemont-Dessaignes, *Bifur* ne connut que huit numéros et s'éteignit en 1931, mais marqua profondément l'histoire, notamment en raison des plumes qu'elle publia, de Franz Kafka à Blaise Cendrars, en passant par Martin Heidegger, Jacques Prévert, Ernest Hemingway, Jean Giono et tant d'autres...
3. *Documents* ne vécut pas plus longtemps que *Bifur* (de 1929 à 1931) mais publia quinze numéros. Animée par Georges Bataille, Michel Leiris et Georges Henri Rivière, la revue affichait sa rupture avec le surréalisme.
4. Alejo Carpentier, *Le royaume de ce monde* (1949, Gallimard, coll. «Du monde entier», 1954, coll. Folio, 2012).
5. Gabriel Garcia Márquez, *Cent ans de solitude* (1967, Le Seuil, 1968, coll. «Points», 2014).
6. Alejo Carpentier, *Le partage des eaux; Chasse à l'homme; Le siècle des Lumières; Le recours de la méthode*, Gallimard, coll. «Biblos», 1991.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET](http://ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

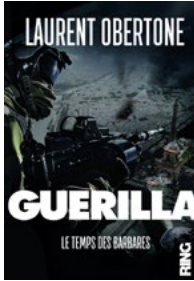
*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)



ENFUMAGES par Eric Werner

## Guerre civile: fiction ou anticipation?

LE NOUVEAU ROMAN DE LAURENT OBERTONE S'INSCRIT DANS UNE THÉMATIQUE ASSEZ FRÉQUENTE CES DERNIÈRES ANNÉES: LES RÉCITS DES FINS DE CIVILISATION. QUEL SERAIT LE GENRE DE CETTE LITTÉRATURE: L'ANTICIPATION OU LE REPORTAGE? FICTION OU DOCUMENT NARRATIVISÉ?



Laurent Obertone s'est fait connaître en 2013 par un livre sur la criminalité en France, livre qui est aujourd'hui un classique: *La France orange mécanique*.

On pense évidemment tout de suite au film de Stanley Kubrick, sorti en 1971: *Orange mécanique*. En reprenant ce titre, Obertone a voulu faire passer un message: vous croyez peut-être que ce que raconte Kubrick dans son film relève de la fiction: eh bien non. En France tout au moins, des histoires comme celle-là, il y en a à la pelle: «Toutes les 24 heures: 13 000 vols, 2 000 agressions, 200 viols». Ce sont les chiffres de 2013. Six ans plus tard, en 2019, il faudrait sans doute les actualiser.

Obertone a enchaîné ensuite avec plusieurs autres livres, dont, tout récemment, un roman d'anticipation intitulé *Guérilla* (Éditions Ring), qui imagine ce qui se passerait si une guerre civile (ou quelque chose d'approchant) éclatait demain en France. Parlons un peu de ce roman, qui comprend en fait deux tomes. Le premier a paru en 2016, et le second

(*Le Temps des barbares*) vient de sortir en librairie.

### PETITE ANTHOLOGIE DES GRANDS EFFONDEMENTS

Beaucoup d'auteurs en France ont écrit ces dernières années des romans d'anticipation. Il y a bien sûr Michel Houellebecq avec *Soumission* (éd. Flammarion), qui imagine l'élection

en France, en 2022, d'un président musulman: quelque chose, effectivement, qui pourrait un jour arriver. Le roman était sorti en janvier 2015, juste après l'attentat contre Charlie-Hebdo. En complet contraste avec cet épisode tragique, *Soumission* est un roman de la transition tranquille. Tout se passe en douceur, personne ne bronche. Il est vrai que le nouveau président est un modéré. La soumission n'est donc pas tellement un problème.

D'autres auteurs n'hésitent pas en revanche à aborder le thème de la guerre civile. Citons en particulier Jean Rolin avec son livre *Les Événements* (P.O.L., 2014), qui montre en fait que les gens s'habituent très vite



à la guerre civile. Au début on est un peu désorienté, mais très vite ensuite la vie reprend son cours ordinaire. Il faut, il est vrai, se méfier un peu des balles perdues. Car, dans une guerre civile, la plupart des balles se perdent, ce qui est normal puisque dans un conflit de ce genre ce sont surtout des amateurs qui prennent les armes: des amateurs et non des professionnels. Ils tirent donc assez mal. C'est un très bon roman, mais avec beaucoup de non-dits, ce qui là encore est normal, car on nous accordera que la guerre civile est un sujet sensible.

À l'opposé, on pourrait citer le roman de Franck Poupart, *Demain les barbares: Chroniques du grand effondrement* (2014), qu'on ne peut malheureusement plus aujourd'hui obtenir en librairie (le distributeur ayant, paraît-il, fait faillite), mais seulement en ligne (voir le groupe Facebook). On relèvera également que le livre a été imprimé aux États-Unis. Contrairement à Jean Rolin, Franck Poupart ignore très largement les non-dits, il préfère tout mettre sur la table, ce qui forcément en scandalisera plus d'un. Cachez ce sein que je ne saurais voir. Mais on le lui pardonnera volontiers, car il le fait avec art, dans un style, il est vrai, souvent torrentiel, presque baroque, mais au total plutôt bien maîtrisé. Il sait également donner vie à ses personnages, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

#### DES ÉVÉNEMENTS FULGURANTS

Et maintenant Obertone. Dans le roman de Poupart, l'événement

déclencheur de la guerre civile est la faillite financière de la France. L'État est surendetté, il dépense trop (en particulier pour acheter la paix civile), et donc, à un moment donné, les banques lui coupent le robinet. Elles ne veulent plus rien lui prêter. Après, tout s'enchaîne. Dans le roman d'Obertone, l'événement déclencheur est différent. Ce n'est pas une crise des liquidités, mais un accrochage entre une patrouille policière et des voyous en banlieue parisienne. Un des policiers est obligé de tirer pour protéger un de ses collègues menacé, et là également tout s'enchaîne. On n'en-

trera pas ici dans les détails, mais un point ici est à relever: la rapidité avec laquelle les choses se passent.

En règle générale, le temps s'écoule, on peut le dire, lentement: un long fleuve tranquille. Mais à certains moments aussi le cours des choses s'accélère. C'est le cas en l'oc-

currence. Le premier tome du roman d'Obertone se déroule sur trois jours. C'est un laps très court. En moins de trois jours, les trois jours du roman, tout est compté, pesé, divisé. S'il est une leçon à retenir du livre d'Obertone, c'est bien celle-là. On croit volontiers que la civilisation a l'éternité pour elle. En fait, sans crier gare, elle peut très bien disparaître du jour au lendemain, en sorte que, du jour au lendemain également, l'individu se retrouve seul, complètement livré à lui-même. Il n'y était assurément pas préparé. Et donc il lui faut improviser: comment faire quand il n'y a plus d'électricité, et que



par là même aussi tout s'arrête: transports, ordinateurs, frigos, plaques de cuisson, antennes-relais pour le téléphone et l'Internet? Tout? Chacun se débrouille comme il peut.

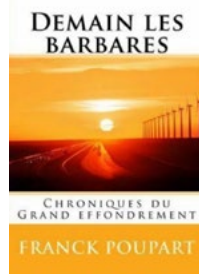
Le temps s'accélère donc, mais pourquoi, en fait, s'accélère-t-il? Plusieurs réponses sont ici possibles, on les trouve disséminées dans le roman. En exergue du chapitre 56 du deuxième tome, Obertone cite Matthieu, 12, 25: «*Tout royaume divisé contre lui-même périra; et toute ville, toute maison divisée contre elle-même sera détruite*». C'est une des réponses possibles. Une cité divisée contre elle-même est évidemment plus fragile qu'une autre homogène et d'un seul tenant. Au-delà, il ne faudrait pas surestimer la solidité des institutions. C'est aussi un élément de réponse. Les institutions ne sont pas ce qui permet au pays de fonctionner, c'est l'inverse: c'est le pays qui permet aux institutions de fonctionner. Dans le roman de Poupart, le personnage principal, Alex, résume bien la situation: «La catastrophe annoncée depuis des années était arrivée avec une brutalité inouïe. En quelques jours, le pays vermoulu s'était effondré». «Vermoulu», l'adjectif est peut-être excessif. Mais il est nécessaire parfois de durcir le trait.

Lorsqu'on lit ce genre de littérature, on est évidemment porté à se demander (en tremblant) si ce qui nous est raconté dans le texte est une chose risquant un jour de se concrétiser. C'est évidemment une question

légitime. Mais elle est un peu vaine. La seule chose, effet, de sûr, c'est que l'avenir, lorsqu'il se transforme en présent, nous surprend toujours. Alex dit: «La catastrophe annoncée depuis des années...». Oui, mais c'est dans le roman qu'elle arrive!

### UN MIROIR GROSSISSANT

Il faut, à mon avis, déplacer le problème. Un livre comme celui d'Obertone mérite le voyage pour au moins trois raisons. C'est d'abord une réussite littéraire, il est très bien construit et écrit. Première raison. Deuxième raison, on peut le lire comme un manuel pratique. Il contient toutes sortes d'informations utiles sur la manière ou non de se comporter en cas de crise sociétale: comment survivre, en fait. Car, en la circonstance, la vie ne tient souvent qu'à un fil. Mais la troisième raison est la plus importante. Le livre nous parle en fait moins de l'avenir que du présent. Tout ce qu'il décrit existe en fait déjà. C'est *déjà* aujourd'hui la réalité. Les personnages du roman, en particulier, n'ont rien de particulièrement dépaysant. On a tous les jours l'occasion de les croiser dans la rue (certains, même, bien plus souvent qu'on ne le voudrait). Ils peuplent notre quotidien. Sauf que la crise fait mieux ressortir ici les caractères. Elle fonctionne comme miroir grossissant. La crise n'existe ici que dans le livre. Mais elle nous aide à mieux voir ce qui, aujourd'hui déjà, se dessine à l'extérieur du livre.



Passager clandestin

# Michel de Rougemont: l'environnement sans le populisme

**A**TTEHNTIF LECTEUR DE L'ANTIPRESSE, MICHEL DE ROUGEMONT EST INGÉNIEUR CHIMISTE, DOCTEUR ÈS SCIENCES ET CONSULTANT INDÉPENDANT. PAR SES ACTIVITÉS DANS LA CHIMIE FINE ET L'AGRICULTURE, IL EST CONFRONTÉ, SANS LES CRAINDRE, À MAINTS DÉFIS LIÉS À LA SÛRETÉ DES GENS ET L'ENVIRONNEMENT. IL PROPOSE UN POINT DE VUE DÉPASSIONNÉ ET TECHNOLOGIQUE SUR «LA» GRANDE THÉMATIQUE DONT LES POLITIQUES DE TOUS BORDS SE SONT AVIDEMENT EMPARÉS CETTE ANNÉE.

## Politique environnementale

L'instrumentalisation de la peur et les incantations utopiques doivent cesser afin que les politiques environnementales s'orientent exclusivement selon une gestion bien comprise du risque et des incertitudes.

Une politique environnementale n'a rien à voir avec les idéologies écologistes que prônent maintenant presque tous les partis politiques. Elle ne se construit pas sur des *a priori*, n'est pas animée par des émotions morales ou romantiques et doit s'interdire d'appeler à l'utopie. Elle doit se fonder sur des faits établis ainsi que sur un principe simple: savoir que toute activité humaine ne peut se développer sans risques pour la santé ou pour l'environnement, risques qu'il est donc nécessaire d'appréhender et de tolérer. Tolérer veut ici dire que le non souhaité, le pénible et le douloureux se manifesteront sans qu'à chaque occurrence il faille remettre en cause un système qui en admet explicitement la réalité. Réduire les risques ne peut pas signifier leur élimination car ne pas les prendre entraîne aussi des conséquences non désirées, dont aussi l'exposition à d'autres risques.

Le plus mauvais service que les mouve-

ments écologistes ont apporté à l'humanité a été de faire croire que la Nature était bonne, qu'elle se trouvait en équilibre, et que les artifices inventés par l'Homme ne pouvaient que la détruire. Alors que l'entier de l'humanité vit plus longtemps, en meilleure santé et mieux d'année en année et de génération en génération, cette idéologie hait ces progrès car ils ne seraient pas durables et consommeraient des ressources non renouvelables.

Pourtant rien n'est en soi durable ni renouvelable, ce sont là deux concepts si relatifs que chacun s'en approprie sa dimension préférée. Il est vrai que, jusqu'au début de l'industrialisation, seuls les monuments funéraires ou autres triomphes avaient vocation à la durabilité; tout le reste se renouvelait à haute fréquence, en particulier les courtes vies humaines. Désormais, notre espèce exploite la nature à son profit tout en devant veiller à ce que l'espace vital ne devienne morbide. Pour cela elle doit générer suffisamment de moyens économiques pour pouvoir dépasser le stade de simple exploitant, car traiter les déchets, assainir les eaux et limiter les émanations



polluantes ne se fait jamais en situation de dénuement.

Par ailleurs, entretenir la vision d'une gestion globale des questions climatiques et environnementales est simultanément une illusion et un cauchemar ayant des perspectives orwelliennes; elle met aussi tous les œufs dans le même panier et rend probable la grosse et unique erreur globale alors qu'une multitude de solutions doit surgir, dont la plupart échoueront sans faire trop de dégâts.

### **RÔLE DU POLITIQUE**

Un antagonisme inévitable existe entre, d'une part, les buts de conservation et de protection de la santé et de l'environnement, et d'autre part les activités productives de la société — agriculture, industrie et services, y compris les loisirs. La politique n'a pas à satisfaire toutes les demandes mais bien au contraire elle doit faire des arbitrages non biaisés par une émotion ou un intérêt particulier. Agir présente des risques, tout comme l'inaction, la décision dépendra de l'évaluation des avantages et des inconvénients pour chacune des variantes. La régulation doit avoir le but de fixer un cadre jugé sûr, qui permette l'action tout en lui imposant des contraintes, mais qui ne l'étouffe pas. Les

règles, normes et standards imposent des coûts à l'action qui peuvent même s'avérer insupportables, c'est pourquoi ils doivent être édictés avec mesure. C'est le rôle du politique d'avaliser ces normes et d'en assumer les conséquences.

Les experts qui procèdent aux évaluations ont le seul droit à la probité et le devoir de bien distinguer ce qui tient du factuel, du probable vérifiable, ou du vaguement possible. Face aux incertitudes ils doivent aussi avoir l'honnêteté de reconnaître leur ignorance. En aucun cas un expert ne doit se transformer en avocat d'une cause, quelle qu'elle soit.

Une politique qui serait fondée sur des incitations (fiscales, subventions directes ou indirectes) ou des punitions (taxes) sera toujours empreinte d'illusions économiques, d'arbitraire et de favoritismes, que ce soit pour des raisons idéologiques ou simplement électorales. À part le financement de travaux de recherche, il n'est pas du rôle de l'État de dicter ni de financer les moyens pour atteindre les objectifs de qualité environnementale.

Devant l'inconnu, le principe de précaution est trop souvent mis en avant. Il doit accompagner les nouveaux développements technologiques afin de veiller à ce que des débordements graves ne

puissent pas avoir lieu. Mais en aucun cas il ne doit conduire à un bannissement pur et simple de toute nouveauté au prétexte du manque de connaissance ou même d'une vague inquiétude. La science ne peut jamais prouver une absence ou une innocuité; pourtant, lorsque malgré des recherches bien étayées, des hypothèses ne se vérifient pas dans le cadre habituel de l'usage (par exemple la nocivité des OGM ou des rayons non ionisants), alors il faut admettre que la sûreté n'est pas mise en cause et s'abstenir de réguler à tout prix.

Une politique environnementale qui ferait fi des méthodes scientifiques doit être taxée de populiste, dans le plus mauvais sens du terme. Cela s'appelle écologisme, se prêche tant à gauche qu'à droite, et n'a rien à voir avec l'écologie qui n'est ni une politique ni une méthode, mais qui est une science devant rester dénuée d'affects et de pathos. Si les partis politiques aujourd'hui si empressés de surfer sur la vague écolo comprenaient et adhéraient aux points du dodécalogue encadré dans cet article, alors ils n'auraient aucun besoin de pratiquer le *green washing* ou d'utiliser une langue de bois climatisée.

#### Thèmes environnementaux

Les grands thèmes des politiques environnementales concernent les questions climatiques, la gestion de déchets et pollutions de toutes sortes dans l'air, les eaux et les sols, l'aménagement du territoire, et la conservation de la biodiversité. Comme c'est le climat qui est actuellement mobilisateur, toutes les préoccupations environnementales ou sociétales y sont agglomérées, ce qui est absurde et prétérite des causes plus importantes et urgentes.

#### POLITIQUE CLIMATIQUE

Comment mener une politique à propos de quelque chose qui ne se laisse quasiment pas gérer? S'imaginer qu'une seule

grandeur, les émissions de gaz dits à effet de serre, puisse être la variable d'ajustement tient plus du mantra que d'une analyse sobre des forces en présence. Il n'est ni honnête ni intelligent de faire des promesses de mise sous contrôle d'un climat qui aurait été dérégulé. Le but de limiter le réchauffement à +1,5 ou +2 °C n'est fondé que sur des sentiments ou des extrapolations les plus excessives, alors que les économistes estiment qu'un réchauffement de 3 °C pourrait entraîner à la fin de ce siècle des pertes de revenus de seulement 2 % ± 2 %, ce qui signifie que des bénéfiques compensent les dégâts jusqu'à même les éгалer. De son côté le GIEC propose de dépenser chaque année environ 3 % du PIB mondial pour de longues années afin de «sauver le climat», sans d'ailleurs savoir si les actions demandées auraient une quelconque efficacité. Bien que sortir de la dépendance des carburants fossiles soit à terme une nécessité, rien ne démontre que transiter énergétiquement en urgence au détriment de tout le reste soit une politique possible et responsable. Taxer le carbone pour favoriser des pratiques inefficaces et ineficientes s'associe au détournement de fonds. Les climats vont changer, entraînant avec eux des conséquences néfastes et bénéfiques; la sagesse politique est de se donner un cadre permettant l'adaptation à des conditions changeantes et peu prévisibles.

#### POLLUTIONS

Tous les déchets ne sont pas des polluants, mais les substances ayant des effets nocifs pour la santé et les écosystèmes peuvent et doivent être contenues en dessous d'un seuil critique.

La vraie question est celle de ce seuil, avec en corollaire les moyens à engager afin de s'assurer qu'il ne soit pas dépassé. C'est pourquoi il est impératif de ne pas se laisser guider par la simple notion de danger, ingérable sauf par des promesses

**DODÉCALOGUE ENVIRONNEMENTAL**

1. Gestion du risque, sans émotions ni *a priori* idéologiques.
2. L'Homme respecte et protège la nature qui n'est pas une déesse.
3. Rien n'est durable, ni renouvelable, concepts éminemment relatifs.
4. Prospérité indispensable à toute politique environnementale.
5. Risques acceptables et tolérés plutôt que fuite devant les dangers.
6. Experts nécessaires, aptes à évaluer les faits et à expliquer les incertitudes.
7. Rôle des politiciens: procéder à des arbitrages explicites entre risques de l'action et de l'inaction ainsi qu'entre avantages et inconvénients.
8. Gestion par des normes plutôt que par l'arbitraire de la carotte et du bâton.
9. Pas d'application du principe de précaution comme prétexte pour éviter d'avoir à arbitrer.
10. Pas de gouvernance globale en matières climatiques ou environnementales.
11. Participation modeste de la Suisse à des accords multilatéraux équilibrés, sans jouer au bon élève mieux-disant.
12. Pas de populisme écologiste, ni de droite ni de gauche.

intenable. Des réactions épidermiques à des «annonces» de présence d'une substance dans l'environnement ne doivent pas entraîner d'immédiates campagnes de mise en garde anxigène et des bannissements.

Dans une économie prospère, les risques associés aux polluants de l'air et des eaux sont très bien maîtrisés, ce que le monde politique a trop tendance à oublier, même si la régulation de toutes les substances pouvant poser problème est devenue un monstre bureaucratique, nécessaire mais peu compréhensible.

Il est systématiquement reproché à l'agriculture une utilisation trop intense d'engrais et de pesticides alors qu'elle n'a pas cessé d'approvisionner une population mondiale qui a triplé depuis 1950

tout en utilisant des surfaces agricoles en stagnation. L'agriculture bio est en partie née de cette inaptitude à tolérer une exposition à des substances qui pourtant sont parmi les mieux étudiées et les plus régulées au monde. Renoncer aux substances de synthèse n'améliorerait en rien ni la sûreté de l'alimentation ni la qualité environnementale, mais rendrait certainement plus précaire la sûreté de l'approvisionnement, tout en mobilisant des surfaces plus grandes. Il en va de même pour bien d'autres cas, les émanations des moteurs diesel par exemple, les perturbateurs hormonaux ou les particules fines, là où, encore et toujours, il faut savoir et répéter que c'est la dose qui fait le poison, et que la simple détection n'implique pas de risque intolérable.

Les pollutions et décharges sauvages sont des restes du passé qu'il faut maintenant gérer, ce qu'une économie forte est capable de financer. De grands espoirs sont toujours attendus du recyclage et autres circuits dits vertueux parce que courts. Il existe pourtant cette loi inexorable par laquelle les efforts à fournir ne permettent que d'obtenir des gains et regains toujours diminuant tout en consommant toujours plus d'énergie et autres ressources. C'est pourquoi, ultimement, la dernière bonne utilisation des déchets est de les incinérer, c'est propre et ça permet de récupérer encore un brin de chaleur.

**AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE**

Une des caractéristiques de la Suisse est que, à l'exception des cimes alpestres, tout son territoire est le fruit d'aménagements séculaires. Mises à part les horreurs architecturales dans des quartiers rébarbatifs de villes neurasthéniques ou dans des stations de ski valaisannes, nous admirons les paysages qui en résultent, même ceux de grands lacs artificiels,

témoins de l'esprit d'entreprise de nos prédécesseurs.

La conservation de la nature et de sa biodiversité est nécessaire car il s'agit d'un patrimoine qui ne se renouvelle que si des espaces lui sont réservés. C'est pourquoi des zones entières doivent être protégées, jusqu'à l'absence totale de l'intervention humaine directe comme dans le Parc National. Cependant il n'est ni nécessaire ni possible de maximiser la biodiversité partout et à tout prix, il suffit de disposer de réservoirs vivaces et bien situés afin que les espèces puissent être conservées en s'y reproduisant.

Le collapse n'est pas pour demain, n'en déplaie aux habituels annonceurs de malheurs exponentiels. Depuis plus d'un demi-siècle, il est démontré qu'une gestion raisonnée de l'environnement est possible. Cela demande des moyens que seule une économie en bonne santé pourra continuer de fournir. La qualité de vie en Suisse est parmi les meilleures au monde, bien que nos magnifiques paysages soient artificiels à plus de 75 %. Les générations

futures sauront aussi s'en occuper et en jouir.

~~~~~  
NOTE

En ces matières de sûreté des gens et de l'environnement, les discours courts sont généralement alarmistes, chargés d'allusions mensongères. Un discours rassurant est d'ailleurs vite réprimé au prétexte de sa naïveté. Il faut alors développer les sujets et fournir des explications plus détaillées qui, hélas, seront considérées indigestes. Le lecteur bienveillant et néanmoins attentif pourra trouver plus de ces explications dans deux essais commis par l'auteur:

*Réarmer la raison. De l'écologie raisonnée à la politique raisonnable*, 2017. Présentation: [bit.ly/réarmerraison](https://bit.ly/réarmerraison), en vente en ligne sur [Amazon](https://www.amazon.com).

*Entre hystérie et négligence climatique. Du totalitarisme au réalisme*, 2019. Une critique détaillée de l'alarmisme actuel. Présentation: [bit.ly/hystérieclimatique](https://bit.ly/hystérieclimatique), en vente directe auprès de l'auteur.

Site: [www.mr-int.ch](http://www.mr-int.ch). Blog: [blog.mr-int.ch](http://blog.mr-int.ch). Site sur le climat: [climate.mr-int.ch](http://climate.mr-int.ch). Courriel: [michel.de.rougemont@mr-int.ch](mailto:michel.de.rougemont@mr-int.ch). L'auteur n'a aucun conflit d'intérêts en rapport avec le sujet de cet article.





## TURBULENCES

### DÉBAT | RTS: faut-il faire taire Eric Zemmour?

«Je suis pour le débat d'idées, même si ce sont des idées qui ne nous plaisent pas», affirme Pascal Vandenberghe en ouverture de sa confrontation sur la RTS avec l'éditeur et historien Matthieu Mégevand et Richard Werly, correspondant du *Temps* à Paris. Entre la question de la censure, de l'islam et du «cas» Eric Zemmour, le Cannibale lecteur de l'Anti-presse — avec ses réserves sur les prises de position du personnage — livre un plaidoyer pour la liberté de pensée et d'expression.

\* [A écouter sur «Forum» \(RTS1, 24 octobre 2019.\)](#)

### RUSSIE | Renaissance des dessaouloirs

La Russie n'arrive pas à se passer de ses dessaouloirs hérités de l'ère soviétique. [La Douma est en passe d'approuver une loi](#) qui va permettre à cette institution de renaître. Jusqu'en 2010, les Russes qui abusaient de la bouteille et ne parvenaient pas à rentrer chez eux par leurs propres moyens ou troublaient l'ordre public, étaient acheminés manu militari vers un service spécial — mi-dispensaire, mi-prison — géré par la police. Le traitement médical consistait dans la majorité des cas à déshabiller l'ivrogne, à le mettre sous une douche froide et à lui assigner une couchette et des draps propres. Le lendemain, il était relâché, après s'être acquitté d'une coquette somme qui devait le décourager de recommencer. Dans le nouveau régime introduit en 2010, l'ivrogne était pris charge par une ambulance qui l'amenait à l'hôpital. Le système n'a pas tenu plus de deux ans. Clameur et rixe — les Russes disent *debosh* — dans les urgences et jusque dans les services

! Le personnel soignant n'en a pas voulu. Il en est résulté une brusque résurgence de la mortalité due à l'éthylisme, alors que la statistique semblait indiquer depuis le début du siècle une notable diminution de la consommation (officielle)d'alcool en Russie, ce que même l'OMS s'était plu à relever. Selon le projet de loi, ce sera désormais aux autorités de chacun des 85 sujets de la Fédération russe, et non aux ministères centraux, de s'organiser pour faire renaître les dessaouloirs. Certaines villes ont déjà pris les devants pour qu'à l'approche de l'hiver les familles puissent dormir tranquilles lorsque papa — ou quelquefois maman — n'est pas revenu(e) du travail et que les parcs sont devenus trop inhospitaliers pour y cever une cuite.

### SYRIE | Les vrais responsables, selon «Le Temps»

Suite à la rencontre de Sotchi entre Poutine et Erdogan, les organes d'information représentant une grosse majorité des humains se félicitent d'un accord susceptible de mettre fin au bain de sang syrien. L'*Asia Times*, par exemple, salue [«Vladimir Poutine, le pacificateur-en-chef de la Syrie»](#).

Le porte-parole local de l'ultralibéralisme global, *Le Temps*, boude et fait sa cousine Bette. Il pointe un doigt culpabilisant dans la direction de Moscou en clamant que [«La Russie va devoir assumer ses lourdes responsabilités»](#). L'organe monocorde ne songe pas à attribuer une petite part de coule aux États-Unis, par exemple pour avoir soutenu et armé une rébellion mercenaire qui s'est révélée [totalement extrémiste](#), puis lâché ses alliés kurdes en rase campagne.

Nous apprenons de source bien informée qu'après la Syrie, *Le Temps* s'apprête à démontrer la «lourde responsabilité» de

la Russie dans le réchauffement climatique, les incendies d'Amazonie et le renchérissement de la santé en Suisse.

### ONG | Le «vrai» mode d'emploi

Notre chroniqueur géopolitique Arnaud Dotézac publie dans le mensuel BILAN une étude clef sur le rôle réel des ONG dans les jeux de pouvoir modernes. Leur apparition est concomitante à celle des Nations Unies (1945), et fortement «parrainée» par le gouvernement américain. D'emblée, leur fonction est précisément définie dans une stratégie d'ensemble:

«...un rapport déclassifié du Conseil de sécurité nationale, datant du 30 octobre 1953, en livre quelques mo tifs de fond. On y découvre que les États-Unis ne pouvaient faire face à eux seuls à la menace soviétique et que «le concours de leurs alliés» leur était nécessaire. A cette fin, il était vital de toujours les convaincre «de la nécessité» et «de la sagesse du leadership américain», ce qui impliquait de réunir tous les moyens possibles de

persuasion. Ils incluaient des formations sponsorisées aux États-Unis, le déferlement des produits américains (aliments, boissons, tabac, pétrole, charbon, etc.) sur les marchés européens (plan Marshall), les quotas de diffusion réservés aux films américains (plan Blum-Byrnes de 1946), la promotion de la culture (opération «Grande laisse»), du confort, de la technologie de la mode en provenance d'outre-Atlantique, ainsi que la pénétration de la langue anglaise et du système juridique américain, la modification des comportements et rapports sociétaux, etc. Bref, un chantier pharaonique auquel les ONG durent concourir en y apportant tout tous leurs moyens, dont leur pouvoir d'influence.» Le dossier de *Bilan* constitue une véritable porte d'entrée dans les coulisses des luttes de pouvoir modernes – et un manuel efficace de déniaisage géopolitique (version papier en kiosques).

**Mais encore:**

MUSIQUE | Hommage à Diane Tell

### **Pain de méninges**

#### **L'ENNEMI N° 1**

L'homme moderne, qui s'applique à évoluer avec son temps et poursuit le pouvoir sans la grâce, fait peser une plus lourde menace sur les valeurs humanistes que ne le pourraient faire des hordes de cannibales tatoués.

— Simon Leys, cité par François Sureau, *Sans la liberté* (éd. Gallimard).

L'Antipresse ne vit que de vos abonnements et de vos dons.

Faites-la connaître autour de vous!

Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!

[antipresse.net](http://antipresse.net)